

Adoration, oraison, contemplation chrétiennes

FR. DOMINIQUE F.

Nous sommes appelés à contempler Dieu mais, tout en désirant vivre cette vocation, il peut nous arriver de la trouver si haute qu'elle nous semble finalement inaccessible. Ces quelques jalons permettront d'indiquer le chemin de la prière intérieure. A l'école du Christ, nous sommes invités non pas tant à découvrir une méthode, mais à entrer davantage dans l'espérance et l'abandon.

Vivre dans une foi contemplative, c'est nous rappeler constamment que nous sommes faits pour vivre dès ici-bas ce désir de contemplation, *ce désir de voir Dieu* ; c'est savoir qu'on est appelé à cela ¹.

Cherchons, dans les pages qui suivent, à dégager quelques points forts spécifiques à l'adoration chrétienne s'épanouissant en oraison et en contemplation. Sous l'attraction de l'humanité de Jésus, elle nous conduit à entrer de plus en plus dans la vie trinitaire. C'est l'Esprit Saint qui, en réponse à notre pauvreté, nous conduit comme Père des pauvres ².

LA PAUVRETÉ : PORTE ÉTROITE À LA VIE TRINITAIRE

Nous sommes créés à l'intérieur même de la contemplation de Dieu, nous en sommes le fruit actuel et notre esprit est donc naturellement en appétit de cette plénitude dont il provient. C'est l'appétit naturel de connaître Dieu dont parle saint Thomas ³ ; c'est même plutôt le besoin qu'a tout vivant spirituel de chercher le bien qui pourra être sa fin.

¹ Marie-Dominique PHILIPPE, saint Jodard, conférence du 16 octobre 1997.

² « Combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! » (Lc 11, 13).

³ Voir SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I, q. 59, a. 1, c. : « Toutes les créatures, en effet, procèdent de la volonté divine et sont inclinées au bien par l'appétit, chacune à sa manière et diversement ». Voir aussi *Somme théologique*, I-II, q. 109, a. 3, c. : « D'où il suit que chaque être particulier aime, d'un appétit ou amour naturel, son bien propre en vue du bien commun de tout l'univers, qui est Dieu ».

Un regard réaliste reconnaît que la vie de l'esprit s'épanouit d'abord face à l'ami que l'on choisit et qui nous rend le plus vivant, mais il reconnaît aussi la limite d'un tel échange de vie qui ne pourra de fait jamais combler un esprit baigné, à travers l'acte créateur, dans la contemplation que Dieu a de lui-même.

Notre esprit est donc par nature en attente de cette contemplation divine qui est source et fin de notre vie et qui, comme Jésus nous le révèle, n'est pas seulement un acte de connaissance de Dieu sur lui-même mais également un échange d'amour trinitaire ¹.

Jésus nous dévoile ici une très grande lumière : si nous avons un besoin fondamental de tout recevoir de notre Créateur – ce que nous exprimons dans la dépendance radicale de l'adoration –, cela cache en réalité un appétit bien plus personnel : trouver notre place unique dans l'échange trinitaire, désir auquel seul Jésus peut répondre ². La foi, qui nous oriente vers la vision béatifique, nous oriente déjà vers le cœur de cet échange trinitaire, mais la grande lumière que Jésus nous révèle est que nous pouvons vivre dès maintenant de cette gloire : « Le royaume de Dieu est tout proche » (Mc 1, 15) ³.

Le fondement naturel de l'adoration assure comme la stabilité essentielle de notre vie spirituelle, alors que la demeure trinitaire que nous cherchons ⁴ nous dévoilera ultimement ce que nous sommes en vérité, notre maturité humaine et chrétienne. Il est donc important d'être attentif aux gémissements de notre esprit qui, s'il est bien vivant, cherche à se découvrir de plus en plus unique dans l'amour. D'une certaine façon, ne plus désirer cela serait avoir accepté la victoire de la matière *in communi*. Dans des cultures de plus en plus mesurées par la matière, ces gémissements de l'esprit peuvent devenir très douloureux, ou même s'éteindre dans le désespoir. Il est donc important que, face à cet enlèvement matériel, l'homme puisse faire l'expérience d'être un bien unique et irremplaçable. L'amitié est un tel lieu, l'oraison en est un autre, encore plus vital. Il faut bien sûr tout de suite écarter les caricatures possibles de ces deux épanouissements de la personne : caricature de l'amitié dans un amour passionnel et romantique qui, en fait, redonne le

¹ « Le Père aime le Fils » (Jn 3, 35 ; Jn 5, 20).

² « Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous aurais-je dit que je vais vous préparer une place ? Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, de nouveau je viens, et je vous prendrai auprès de moi, pour que là où je suis, moi, vous aussi vous soyez » (Jn 14, 2-3).

³ Voir aussi Jn 14, 23 : « Si quelqu'un m'aime, [...] mon Père l'aimera, et nous viendrons vers lui et nous ferons chez lui notre demeure ».

⁴ « Maître, où demeures-tu ? » (Jn 1, 38).

dessus à la matière ; caricature de la prière intime¹ dans certaines manifestations religieuses communautaires ou dévotionnelles qui se situent elles aussi au même niveau. Il faut également reconnaître que l'adoration, l'oraison ou la contemplation ne peuvent exister que dans un milieu favorisant la connaissance de l'autre, et ultimement de cet Autre qu'est Dieu ; dans un milieu reconnaissant que le plus grand dans l'homme n'est pas de posséder mais de se laisser attirer et donc que la pauvreté peut être reine quand elle est au service de la fin. Là encore on sait combien les erreurs peuvent être multiples chaque fois que l'autre est regardé en dépendance de soi ou de la communauté, ou quand la primauté vitale n'est plus donnée à l'attraction personnelle², mais à l'œuvre à réaliser, la fin étant remplacée par le but à atteindre.

Pour chacun d'entre nous, la tentation est grande de préférer la sécurité du résultat à la pauvreté de l'attraction. Cela est encore plus vrai quand l'autre n'est atteint que dans l'obscurité de la foi, ajoutant là une nouvelle pauvreté qui peut devenir insoutenable. L'oraison risque de se transformer alors en *méditation* ; l'objet n'est plus Dieu aimé pour lui-même mais ma réflexion sur lui.

Quand sainte Thérèse de Jésus nous exhorte à ne jamais quitter l'humanité sainte de Jésus, elle nous rappelle que si notre contemplation demande de s'achever dans le Père, elle ne peut y parvenir en vérité que dans une oraison d'intériorité à l'écoute du cœur de Jésus. Cette oraison ne peut pas être le fruit d'une méthode mais de l'attraction exercée par l'humanité sainte de Jésus. Cette écoute et cette attraction sont terriblement silencieuses pour notre sensibilité³, mais c'est bien la sagesse du Père qui, pour nous attirer dans la vie trinitaire, nous aide à respecter les exigences de petitesse de l'amour. Le Père se dévoile seulement à ceux qui acceptent d'être attirés par Celui qui, s'étant fait l'un d'entre nous, nous demande de le chercher dans la pauvreté du sacrement, dans celle de nos frères, et même dans les plus pauvres d'entre eux.

¹ « Lorsque tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ton Père qui est présent dans le secret... » (Mt 6, 6).

² « Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12, 32).

³ « Jésus, ce n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis, quand on voit la manière dont vous les traitez ! » (*Histoire de Sainte Thérèse d'après les Bollandistes, ses divers historiens et ses œuvres complètes*, t. 2, Paris, éd. Retaux-Bray, 1886, p. 362). Voir aussi SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Les fondations*, ch. 31, 22, in *Œuvres complètes*, Paris, DDB, 1964, p. 799 : « Ô Seigneur, qu'il est vrai que vous faites immédiatement payer par de grandes souffrances tout ce qu'on fait pour vous ! Mais quel prix précieux que cette souffrance pour ceux qui vous aiment vraiment, si nous en comprenons la valeur ! ».

Ce que le Père veut nous donner est en effet si grand – puisqu’il se donne lui-même – qu’il ne s’agit pas tant d’aller à lui que de le recevoir ! Dans l’ordre naturel, la connaissance implique une assimilation et donc une limite liée à notre capacité d’assimilation. C’est pour cela que l’amour, dans sa dimension extatique, va plus loin¹. Mais dans l’ordre surnaturel, Dieu se donne lui-même, parce que justement la sortie de soi de l’amour n’est pas suffisante pour nous faire vivre de ce Bien infini : Dieu lui-même doit venir demeurer substantiellement en nous. Ce n’est plus une assimilation intentionnelle de la pensée, mais comme une assimilation du cœur. Le chrétien qui prie – peut-être à la différence d’un hindou qui médite ou d’un musulman qui adore – doit vivre de ce double mouvement : il est à la fois tendu vers Celui qui est tout autre et qui l’attire hors de lui, mais aussi recueilli dans cette intériorité où il accueille « Celui qui frappe à la porte et qui vient »². C’est l’une des grandes révélations pratiques de Jésus³ qui nous ouvre à une intériorité toute nouvelle, et même à un abîme d’intériorité : il s’agit en effet d’être attiré mais aussi de *vivre avec* ; grâce à l’Incarnation Dieu est venu vivre parmi nous, grâce à la Croix il est venu vivre en nous. C’est cela, la victoire de la Croix dont l’oraison chrétienne se nourrit dans l’espérance : il nous a aimés jusque-là, jusqu’à tout nous pardonner et venir se loger en nous. L’oraison chrétienne d’intimité s’appuie sur cette espérance, au-delà de toute expérience. A la différence d’un repos permis lorsque le terme est atteint, notre oraison accepte la tension d’une union qui, même vécue au plus intime de l’âme, n’en reste pas moins comme un foyer de pauvreté et d’insatisfaction : l’aimé est dans l’aimant... mais la distance entre eux reste infinie, sauf lorsque les dons de l’Esprit Saint permettent comme un avant-goût de la gloire où cette distance sera résorbée. C’est peut-être ce que le cœur de Jésus a voulu connaître de façon si violente à la Croix, et qu’il dévoile dans le cri de soif et dans l’état d’abandon de celui que toute distance ne peut que terriblement blesser, tant l’offrande et la souffrance le rendent vulnérable.

¹ Voir SAINT THOMAS D’AQUIN, *Somme théologique*, I, q. 82, a. 3, c. : « Il est mieux d’aimer Dieu que de le connaître ; et inversement il vaut mieux connaître les choses matérielles que les aimer ». Voir aussi I, q. 108, a. 6, ad 3. et II-II, q. 23, a. 6, ad 1.

² Cf. Ap 3, 20.

³ « Si quelqu’un m’aime, [...] mon Père l’aimera, et nous viendrons vers lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23).

ADORATION CHRÉTIENNE : ADORATION DU FILS, DANS LA SOIF DU PAUVRE PAR EXCELLENCE

« Je vous ai écrit, mes petits, parce que vous avez connu le Père »
(1 Jn 2, 14)

Le « Notre Père » est la réponse de Jésus à la demande de ses disciples qui veulent apprendre à prier – comme Jean-Baptiste l’a appris à ses propres disciples. N’est-on pas d’abord là en présence d’une éducation très explicite à l’adoration ? Mais cette adoration est bien chrétienne puisqu’elle regarde Dieu comme un père qui prend soin de son enfant ; elle se situe donc à l’intérieur d’un lien très personnel. Pour les juifs, le père, c’était Abraham ; Dieu était beaucoup plus le père de la Nation. Avec Jésus, je découvre que Dieu est non seulement source de mon être et de ma vie, mais il est aussi celui qui m’éduque à développer un lien personnel avec lui, le lien de l’enfant qui « ne peut rien faire de lui-même ¹ ». Puisque ma vie participe à la vie même de mon Père – ce que Jésus nous révèle – je ne cesse de chercher son regard ² parce que c’est ce regard qui est source de vie nouvelle. L’adoration chrétienne est donc celle d’un enfant qui se tient debout ³ et regarde, très différente d’une adoration qui serait uniquement religieuse et dont l’expression est beaucoup plus la prostration. L’intelligence éclairée par le Christ cherche à voir ⁴, alors que la personne « seulement religieuse » n’ose pas prétendre à toute la lumière et n’ose pas soutenir le regard de Dieu ⁵. Le mieux qu’elle puisse faire est, soit de se reposer dans une connaissance intuitive d’une certaine harmonie avec Dieu (les mystiques orientales), soit de se reposer dans une admiration apophatique du Tout Autre qui n’a pas encore établi de lien personnel.

Comme Créateur, Dieu reste caché au-dessus de tout ; mais comme Père, il me donne la possibilité de remonter jusqu’à lui, de le regarder intérieurement ⁶.

¹ Jn 5, 19.

² Voir Ps 36, 10 : « Par ta lumière nous voyons la lumière ».

³ Voir le « *Stabat Mater* » et Jn 19, 25 : « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère... ».

⁴ Voir SAINT THOMAS D’AQUIN, *Somme théologique*, I, q. 12, a. 4, sed contra : « “Le don de Dieu, c’est la vie éternelle”. Or la vie éternelle consiste dans la vision de l’essence divine, selon ces mots (Jn 17, 3) : “La vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu” ».

⁵ Voir Ex 33, 22-23 : « Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu’à ce que je sois passé. Puis j’écarterai ma main et tu verras mon dos ; mais ma face, on ne peut la voir ».

⁶ Marie-Dominique PHILIPPE, *Le Secret du Père*, Paris, Saint Paul, 2000, p. 37.

Dans le prologue de son évangile, saint Jean souligne que l'Incarnation nous permet d'oser scruter les secrets de Dieu, sa gloire¹. Le chrétien qui adore peut le faire « les yeux ouverts » ; la source qu'il adore est bien avant tout source de lumière : « En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes » (Jn 1, 4). L'adoration chrétienne appelle immédiatement la contemplation. Mais cette contemplation, pour être de plus en plus celle du Fils, demande d'être vécue comme elle est vécue par l'épouse. C'est donc bien dans le cœur à cœur de l'oraison qu'elle va s'épanouir. L'adoration y prépare, comme le labeur qu'impliquait l'Alliance dans la Loi préparait la gratuité de l'Alliance dans la miséricorde. L'adoration, c'est encore comme une exigence de la justice, de la piété ; elle demande de travailler à « rendre droits les chemins du Seigneur² », pour qu'ensuite l'Époux puisse venir à son heure ; c'est encore une dimension ascétique dans l'attente d'un exercice plus mystique ; c'est Jean-Baptiste préparant Jean.

Sainte Thérèse d'Avila recommandait de revenir simplement au « Notre Père ». Certains passages de la Parole de Dieu gardés dans notre cœur peuvent bien sûr aussi nous faire entrer dans un abandon radical, dans une attente : il y a dans l'Écriture non seulement les nombreuses invitations pratiques à l'adoration³, mais aussi tous ces passages qui, d'une certaine façon, me projettent à genoux devant le mystère de Dieu qui à la fois me transcende et est tout proche de moi⁴. Il est clair que rentrer dans cette petitesse de celui qui se reconnaît si pauvre en face de Celui qui est Tout n'est pas le fruit d'un seul acte d'adoration. Ces actes demandent d'être multiples mais aussi de plus en plus lucides si c'est tout mon « je suis » qui doit se remettre au « Je Suis » de Dieu... et il faut bien reconnaître que ma propre lucidité sur mon « je suis » est souvent bien faible ! De fait, l'adoration est-elle plus vraie lorsque je regarde ma source dans un certain état de passivité, ou lorsque je m'abandonne à Dieu à l'intérieur d'une expérience humaine forte : l'amour, le travail, la coopération... ? L'adorateur que cherche Dieu⁵ ne peut être qu'un grand vivant, quelqu'un qui a choisi de croire, d'aller jusqu'au bout de la lumière et de l'amour ; et non pas quelqu'un qui se présenterait devant lui à partir d'un état de vacuité, de néant, comme peuvent le proposer certaines techniques orientales. Reconnaître dans l'extrême pauvreté mon

¹ Jn 1, 14 : « Nous avons contemplé sa gloire, gloire comme celle que tient de son Père un Fils unique... »

² Is 40, 3 ; Mt 3, 3 ; Jn 1, 23.

³ Voir Jn 4, 20-24 ; Lc 4, 5-8 ; Mt 4, 10 ; Ps 81, 10.

⁴ Voir Jn 1, 3-4 : « Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut. Ce qui fut en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ».

⁵ Voir Jn 4, 23 : « Les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car tels sont les adorateurs que cherche le Père ».

néant en face de Dieu n'est pas un réquisit mais un fruit de l'abandon radical qui naît de mon impuissance à aimer ou connaître jusqu'au bout.

Notre adoration chrétienne demande donc de naître d'un acte de foi fort, d'un désir ardent : elle est déjà toute tendue vers l'oraison et la contemplation. Revenir au « Notre Père » comme le propose sainte Thérèse d'Avila n'est donc pas une méthode, mais l'occasion de renouveler la force du désir d'aimer et de connaître le Père. Si je suis vrai avec mes limites, je dois très vite m'exclamer que « cela est impossible », pour que très vite je m'en remette totalement à Jésus.

Notre adoration s'appuie alors sur l'intention de Jésus de nous conduire vers le Père¹. Devant cette intention – de glorifier le Père, bien plus que simplement me « sauver du péché » – je ne peux que reconnaître mon incapacité à y répondre et m'abandonner à Jésus qui est la seule voie vers le Père². Je l'adore en lui donnant tout et en le suppliant de me conduire dans le sein du Père. Plus je reconnais la violence du désir de Jésus, violence dévoilée à plusieurs reprises dans l'Évangile³ et surtout dans le cri de soif, plus mon adoration se fait pressante, et plus elle a besoin de se laisser emporter par l'humanité de Jésus qui a dû « souffrir pour entrer dans la gloire⁴ » et devenir ainsi la voie vers le Père ; mais plus aussi elle a besoin de Marie à qui cette violence a été confiée⁵, comme lui a été confiée la descente de l'Esprit dans nos âmes⁶. Marie peut alors reconnaître une parcelle de cette soif éternelle dans mon cœur et y appeler l'Esprit pour qu'il me conduise dans un cœur à cœur avec son Fils.

ORAISON CHRÉTIENNE : CŒUR À CŒUR AVEC L'ÉPOUX, LE BIEN-AIMÉ DU PÈRE

*« Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le Mauvais »
(1 Jn 2, 13)*

¹ Voir Jn 14, 2-3 : « Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous aurais-je dit que je vais vous préparer une place ? Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, de nouveau je viens, et je vous prendrai auprès de moi, pour que là où je suis, moi, vous aussi vous soyez ».

² Voir Jn 14, 6.

³ Voir Mc 8, 33 ; Jn 7, 37.

⁴ Lc 24, 26.

⁵ Marie est gardienne, depuis la Croix, du cri de soif auquel le Père ne cesse de répondre par le don de l'Esprit.

⁶ Voir Jn 16, 23 : « Ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon Nom ».

Saint Thomas n'hésite pas à dire que l'Esprit Saint gémissant en nous « Abba, Père ¹ » nous conduit vers un sommet de l'oraison chrétienne ² ; « Eternellement, dans le Ciel, nous ne cesserons de dire "Père", et nous le dirons dans la splendeur de la vision béatifique, [...] dans la lumière que Jésus nous donne ³ ». Si Jésus nous attire à son cœur dans l'oraison, c'est pour que nous puissions dire ensemble « Père ! ». L'Esprit Saint veut nous faire vivre de cette filiation d'amour dans laquelle nous sommes déjà ⁴ et nous conduire à une expérience interne de très grande liberté, celle d'un fils qui n'est plus esclave mais héritier de par Dieu ⁵. L'oraison nous libère de toute servitude, de toute possession, de toute séduction, de tout activisme puisqu'il s'agit de tout y recevoir comme l'épouse reçoit tout de l'époux. Elle permet à l'adoration de s'épanouir dans l'intimité de l'amour de l'épouse qui est une avec l'époux pour dire « Père ». Ce qui était encore « tension vers » devient « repos auprès ». Dans l'adoration, je suis attentif à Celui qui vient ; dans l'oraison je suis attentif à Celui qui est là. Quand Jésus me donne de vivre de son retour vers le Père, c'est bien le secret de son cœur de Fils qu'il choisit de m'offrir, de me confier. Il l'a d'abord fait au moment de la Transfiguration, puis à l'Agonie, désireux que Pierre, Jacques et Jean reçoivent cette intimité dévoilée sous le poids de la souffrance, mais aussi voilée par cette souffrance. Ils ont dormi. Ce cri « Abba » est bien celui de l'enfant, mais aussi celui du jeune homme à qui la lutte n'est pas épargnée et qui pour lutter, a besoin de l'aide de son père ⁶.

Il faut que, malgré la lutte, notre cœur garde ce désir très grand de rencontrer Jésus et le Père, de le rencontrer comme Sauveur, comme Ami, comme Epoux. Tous les appauvrissements vécus et consacrés dans l'adoration – puisque nous ne cessons de redonner à Dieu ce qui appartient à Dieu ⁷ –, tous les appauvrissements que Jésus ne cesse d'exiger dans l'évangile ⁸, mais aussi toutes les luttes, sont là pour attiser en nous la soif de sa présence. C'est bien cela « aimer Dieu de tout son cœur » : accepter que mon cœur soit de plus en plus mis à nu en moi,

¹ Rm 8, 15 ; Ga 4, 6.

² Voir SAINT THOMAS D'AQUIN, *Commentaire sur la lettre aux Romains*, n° 634.

³ Marie-Dominique PHILIPPE, *Αββά, ο πατήρ, Abba, Père*, s.l., Ephèse éditions, 1994, p. 2.

⁴ Voir Rm 8, 16 : « L'Esprit Saint lui-même témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu ».

⁵ Voir Ga 4, 7 : « [...] tu n'es plus esclave, mais fils, et si tu es fils, tu es aussi héritier de par Dieu ».

⁶ Voir Gn 22, 7 : « Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : "Mon père !" Il répondit : "Oui, mon fils." – "Eh bien, reprit-il, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ?" »

⁷ Cf. Mt 22, 21 : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

⁸ Voir Lc 14, 10 : « lorsque tu es invité, va t'étendre à la dernière place ».

dans ce qu'il a de plus pauvre, de plus défiguré, de plus pécheur, et que là se fasse la rencontre avec Celui qui a choisi de se donner à moi comme Sauveur pour être reçu comme Epoux. Il est clair dans l'Évangile que Jésus ne cesse d'être attiré par ceux qui sont dans la lutte ; il les rencontre presque immédiatement, alors que les obstacles sont nombreux pour ceux qui prétendent le rencontrer en continuité avec leur paix ou leurs succès humains. La méditation n'est voie d'accès à l'oraison infuse que si elle nous rend plus pauvre, plus assoiffé de sa présence. Notre méditation sur la Parole de Dieu peut certes nous ouvrir à de nouvelles lumières contemplatives, mais celles-ci, accueillies avec gratitude, restent néanmoins sur cette terre secondaires par rapport à une connaissance affective silencieuse et obscure.

Le grand obstacle – et donc la grande lutte – à l'égard de l'oraison est donc l'orgueil : ne plus voir combien nous sommes pauvres ¹, combien nous avons besoin d'un médecin ², mais aussi combien l'oraison est avant tout un mystère de gratuité.

La Parole de Dieu peut être reçue à différents niveaux : elle peut nous disposer à admirer et à recevoir certaines lumières contemplatives ; elle peut aussi nous aider à être attirés par la bonté, la vulnérabilité, et la soif du cœur de Jésus, et ainsi nous ouvrir encore plus directement à l'oraison. Il ne s'agit évidemment pas de choisir l'un pour l'autre mais de se laisser guider par l'Esprit Saint en essayant de ne pas se laisser détourner par nos faux plis naturels, intellectuels ou affectifs. Il ne faut pas qu'une certaine « virtuosité intellectuelle » dans l'accueil de la Parole de Dieu nous empêche de rentrer dans cette pauvreté essentielle à l'accueil du cœur de Jésus. A Nicodème, qu'il a tout de même un peu appauvri, Jésus a révélé la vérité universelle de la Rédemption par la Croix ³ ; à ses amis les plus proches, appauvris par son départ imminent, la crainte, et l'incompréhension, il a révélé la vulnérabilité de son cœur concernant l'Église, l'Esprit Saint, le mystère de la charité fraternelle. Enfin, à Marie, la plus pauvre de toutes les créatures, il a révélé le plus profond de la vie de son cœur : sa soif tournée vers le Père.

C'est bien la pauvreté préparée par l'adoration qui, dans l'oraison, nous rend accueillants au don de Dieu ; une pauvreté qui demande de s'approfondir sans cesse dans le quotidien des désirs et des luttes ; une pauvreté qui s'épanouit dans nos essais constants de répondre aux exigences de l'amour, à travers nos lenteurs et nos échecs, et qui nous

¹ Voir Ap 3, 18 : « Achète un collyre pour voir ta pauvreté ».

² Voir Mt 9, 12 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 31.

³ Voir Jn 3, 14.

dispose – quand vient « le temps de l'oraison » – à rencontrer Jésus en pauvre selon ses conditions et non selon les nôtres. Ces lenteurs continuent bien sûr dans l'oraison, mais elles peuvent alors devenir le tremplin nous permettant d'être encore plus petits, plus mendiants. N'est-ce pas comme cela que Jésus veut être reçu ? La petite Thérèse nous dit qu'il ne faut compter que sur la miséricorde¹ ; nous avons facilement conscience des moments « actifs » de notre vie ; quand il s'agit de l'oraison, notre conscience d'être pécheur, après avoir été cri, peut se faire totalement silence et accueil parce que, ultimement, le pauvre n'a plus rien à demander². C'est peut-être ce silence que Jésus attend pour nous ouvrir son cœur, comme le Père a attendu le silence du cadavre après le cri de soif pour ouvrir à Marie toute la fécondité du cœur de Jésus. L'amour, lorsqu'il est très intense et très pauvre, finit par ne plus regarder la miséricorde comme quelque chose à mendier, mais presque comme une évidence, comme un droit d'amour. Thérèse n'hésite pas à être en même temps l'apôtre de la miséricorde, et celle qui proclame que tout ce qui appartient à Jésus lui appartient³, comme Jésus l'a lui-même vécu dans sa pauvreté absolue de Fils bien-aimé⁴, et comme il nous invite à le vivre dans l'oraison.

L'oraison – enveloppée de miséricorde – ne jaillit-elle pas de ce silence du pauvre pour qui il n'y a plus aucun risque à choisir de tout « espérer contre toute espérance⁵ » ? Sinon, elle reste encore timide, laborieuse. Dans la pauvreté de l'oraison, « Dieu seul suffit⁶ » ! Le silence – qui peut sembler abandon⁷ – permet alors qu'il n'y ait rien d'autre qu'une attente devenant repos.

Ce regard sur l'oraison peut sembler sec, trop pauvre : nous aimerions entendre parler plutôt d'un cœur à cœur tendre et lumineux ; mais nous savons bien que nous y sommes tous conduits tôt ou tard. A ce moment-là l'espérance consiste à choisir de rester éveillé dans l'attente plutôt que de s'assoupir⁸, de rester dans ce face à face silencieux, rencontre de deux

¹ Voir SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, LT 234 : « Marie ne doit plus rien regarder ici-bas, rien que le Dieu Miséricordieux », et Ms B, 5 v° : « Je sens que si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie ».

² Voir Jn 5, 5-8 (évangile de la guérison de l'infirme à la piscine de Bézatha).

³ SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, Ms C, 34 v° : « Comme le père de l'enfant prodigue parlant à son fils aîné, vous m'avez dit : "Tout ce qui est à moi est à toi" ».

⁴ Voir Jn 17, 10.

⁵ Rm 4, 18.

⁶ SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Poésies IX*, in *Œuvres complètes*, Paris, DDB, 1964, p. 1088.

⁷ Voir Mt 27, 46 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

⁸ Voir Mt 25, 1-13 (évangile des vierges sages).

pauvres ! A la Croix, Marie vit dans son espérance de ce grand repos de Jésus dans le Père. Acceptant d'utiliser son départ, son abandon pour vivre de sa victoire – c'est bien cela l'espérance –, elle se laisse prendre elle-même dans ce mystère d'inhabitation trinitaire où Jésus, par son sacrifice, a obtenu de l'introduire¹. Elle vit pleinement de cette promesse d'être reçue dans le Père, promesse qui reste encore voilée pour le bon larron derrière l'espérance d'un royaume² encore liée à celle d'un paradis.

Mais nous avons aussi déjà remarqué que cette rencontre dans l'espérance, si elle implique un certain repos du cœur – nous sommes pris par Jésus Epoux dans l'échange d'amour trinitaire –, porte en elle un désir de lumière, ce « je veux voir Dieu » de sainte Thérèse d'Avila qui fait écho à la demande de l'apôtre Philippe : « Montre-nous le Père » (Jn 14, 8).

CONTEMPLATION CHRÉTIENNE : REGARDER LE PÈRE, JÉSUS, LUMIÈRE NÉE DE LA LUMIÈRE

« Je vous écris, pères, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement » (1 Jn 2, 13)

Une chose est d'oser se reposer, dans la pauvreté et l'espérance, sur le cœur de Jésus³ assoiffé du Père – l'oraison –, autre chose est d'oser se tenir debout avec lui pour regarder le Père. Repos et absence d'expérience, nous l'avons vu, ne s'opposent pas ; regard et obscurité, non plus. L'espérance ne nous ouvre pas seulement à un cœur à cœur, mais aussi à un face à face dans un échange de regards⁴. La petite Thérèse, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la « Sainte Face », tout en choisissant d'être dans l'Eglise le cœur et l'amour, a été fascinée par le regard de Jésus⁵. C'est le même Esprit Saint, fruit de la victoire de la

¹ Voir Jn 17, 21 : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'ils soient en nous eux aussi ».

² Lc 23, 42-43 : « Et il disait : “Jésus, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume.” [Jésus] lui répondit : “En vérité, je te le dis : Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis” ».

³ Voir Jn 13, 23 : « A table, tout contre le sein de Jésus, se trouvait un de ses disciples, celui que Jésus préférait ».

⁴ « Je l'avise et il m'avise » disait un paysan de la paroisse du Curé d'Ars (cf. F. TROCHU, *Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney*, Montsurs, éd. Resiac, 1979, p. 225).

⁵ Regard vers nous : « Jésus, le regardant, se prit à l'aimer » (Mc 10, 21), et regard vers le Père : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils » (Mt 11, 27). Voir aussi SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS : « Comprenons son regard ! Si peu savent le comprendre, Jésus nous fait la grâce insigne de nous instruire lui-même, de nous montrer une lumière cachée !... » (LT 96) ; « Jésus nous a envoyé un regard d'amour, un regard voilé de larmes, et ce

Croix, qui nous fait crier dans la pauvreté « Abba, Père ! » et nous conduit dans l'obscurité à la vérité tout entière.

Commencer à écouter et à regarder le Père dans sa Parole-Lumière puis dans son Verbe incarné est déjà un don merveilleux ; mais pour cela, je n'ai pas vraiment besoin d'une espérance très vive puisque la foi me donne déjà accès à ce don actuel (la Parole de Dieu est éternelle). Croire que cette lumière provient de la lumière créée relève également du domaine de la foi¹. Alors, qu'apporte l'espérance dans ce désir de connaître « Celui qui est dès le commencement² » ? Dans le cœur à cœur de l'oraison, l'espérance permet de se nourrir de l'absence pour rejoindre le Bien-aimé ; dans le désir de voir, l'espérance permet de se nourrir de l'obscurité pour rejoindre la « Lumière née de la lumière³ », cette lumière jaillissant de l'obscurité, avec une nouvelle splendeur⁴. Elle permet de reconnaître dans l'obscurité Celui qui est, dès l'origine, source de toute chose. Il reste vrai que nul ne peut voir Dieu sans mourir⁵, mais celui qui accepte de rentrer dans la sagesse de la nuit peut s'ouvrir à une lumière plus proche de la gloire. L'espérance ne change donc pas la vérité contemplée, mais lui donne une nouvelle modalité. Dans l'oraison, non seulement nous désirons la vision, mais l'espérance nous permet de l'anticiper ; non seulement nous regardons le Père comme Jésus le révèle – la foi – mais nous le regardons comme Jésus le regarde actuellement – l'espérance –, dans le même regard de gloire⁶.

Ce regard ne peut être que silencieux, au-delà d'une pensée logique ; il ne s'agit pas du silence lié à une intuition qui s'imposerait, mais du silence de l'intelligence qui a touché un terme ; ce terme n'est pas encore la lumière de la gloire puisqu'il est vécu dans la foi, mais, dans l'espérance, il est promesse de gloire. L'exercice des dons du Saint-Esprit

regard est devenu pour nous un océan de souffrance, mais aussi un océan de grâces et d'amour » (LT 127) ; « [...] Aigle Eternel, tu veux me nourrir de ta divine substance, moi, pauvre petit être, qui rentrerais dans le néant si ton divin regard ne me donnait la vie à chaque instant... O Jésus ! » (Ms B, 5 v°) ; « Aussi longtemps que tu le voudras, ô mon Bien Aimé, ton petit oiseau restera sans forces et sans ailes, toujours il demeurera les yeux fixés sur toi, il veut être *fasciné* par ton regard divin, il veut devenir la *proie* de ton Amour... » (Ms B, 5 v°) ; « Ton seul regard fait ma béatitude » (Poésie 17).

¹ Voir Jn 17, 16 : « Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde ».

² Voir le prologue de l'évangile selon saint Jean.

³ *Credo* de Nicée de Constantinople.

⁴ Voir Gn 1, 14-19.

⁵ Ex 33, 20 : « Moïse lui dit : "Fais-moi, de grâce, voir ta gloire." Et il dit : "Je ferai passer devant toi toute ma beauté et je prononcerai devant toi le nom de Yahvé. Je fais grâce à qui je fais grâce et j'ai pitié de qui j'ai pitié. Mais, dit-il, tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre" ».

⁶ Voir Jn 17, 24 : « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, moi, ceux-là aussi soient avec moi, pour qu'ils voient la gloire, la mienne, que tu m'as donnée [...] ».

peut déjà donner une certaine splendeur à la lumière de foi, mais il peut aussi causer une nouvelle obscurité, comme un aveuglement. Ce n'est pas l'aveuglement du pécheur mais celui auprès de qui la lumière s'est trop approchée ¹.

On sait bien que ce mouvement de l'adoration conduisant à l'oraison, puis à une contemplation silencieuse, s'appuie de plus en plus sur l'espérance. Se reposer dans le Bien-aimé qui semble si lointain demande beaucoup d'espérance ; mais se reposer dans une vérité qui se fait obscurité en demande encore davantage. Le cœur accepte plus facilement le manque de consolation que l'intelligence n'accepte le manque d'évidence ou de compréhension.

Alors comment s'appuyer sur l'espérance pour entrer plus profondément dans une oraison contemplative ? Est-ce par des actes répétés d'espérance, risquant de n'être que des velléités intellectuelles imaginatives ? N'est-ce pas plutôt en anticipant volontairement la possession ², en choisissant la stabilité de l'abandon... alors que tout semble si instable, mais aussi en acceptant le risque de donner en surabondance... alors qu'il semble que l'on n'ait plus rien, et en cherchant sans relâche... alors que la lumière se fait de plus en plus distante ? Il s'agit bien de choisir de voir alors que d'autres se contentent de savoir.

Connaître et aimer Dieu dans la foi et dans la charité, cela est pour tous, immédiatement. Oser le voir dès maintenant demande d'oser voir la personne de Jésus dans le quotidien de toutes ses présences : choisir de le voir dans mon frère, en moi-même, puisqu'il a affirmé être présent à toutes les pauvretés de l'homme ; choisir de l'y voir comme envoyé du Père ; choisir de l'y voir comme retournant au Père, attirant chacun à lui vers le Père.

Au-delà d'expériences ponctuelles que l'Esprit Saint peut offrir gratuitement, il ne faut pas se faire d'illusion : l'espérance vécue dans l'oraison ne peut que prolonger celle vécue dans le quotidien face à toutes les présences de Jésus ; il ne faut guère espérer le voir dans le silence de l'oraison si on n'a pas appris à le voir dans le quotidien de nos frères.

¹ Voir la cécité de Paul sur le chemin de Damas : « Saul se leva de terre et bien qu'il eut les yeux ouverts, il ne voyait rien » (Ac 9, 8).

² Voir SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS : « Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que *je veux croire* » (Ms C, 7 v°) ; « Je ne vois pas bien ce que j'aurais de plus après la mort que je n'aie déjà en cette vie. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai ! Mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre » (CJ 15.5.7).

C'est bien le reproche de Jésus à Philippe : « Depuis si longtemps je suis avec vous, et tu ne me connais pas ? » (Jn 14, 9), et l'invitation à rester avec lui pendant son absence dans le réalisme d'une communion fraternelle après avoir annoncé son départ, pour que nous continuions à vivre avec lui et à le voir dans le quotidien de l'espérance. La simplicité et l'acuité du regard dans l'oraison dépendent très certainement de cette même acuité du regard face à mon frère. D'une certaine façon, l'oraison se prépare toute la journée ! C'est le même élan, dans la même pauvreté, soutenu par la même espérance qui me fait chercher sa face dans l'autre – le frère – reçu comme tout autre puisque me révélant l'Autre qui est dès l'origine et qui se donne à moi d'une façon toujours nouvelle.

« Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand donc viendrai-je et paraîtrai-je devant Dieu ? » (Ps 42, 3). L'oraison et la contemplation chrétienne font bien de nous ces enfants qui ne s'appuient que sur l'espérance et pour qui la présence de Dieu est toujours nouvelle. Aucun acquis, aucune sécurité sinon celle de se laisser envelopper d'un regard « d'amour, de tendresse et de miséricorde ¹ ».

Nous n'avons rien dit de Marie mais elle est bien ce milieu d'amour qui reste encore à taille humaine et qui m'aide à faire le pas ², à oser dépendre sans sécurité de l'Amour qui n'est plus à taille humaine puisque expliqué par la Croix, et donc à mettre toute mon espérance dans l'Agneau qui m'appelle nécessairement au sacrifice. Car, soyons clair, il ne s'agit pas d'une espérance reposant sur la puissance de Dieu, mais sur la faiblesse du Crucifié. Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse ont besoin de suivre les quatre Vivants, de suivre Marie, pour adorer l'Agneau. Nous avons besoin de Marie pour rester jusqu'au bout dans cette espérance qui sait utiliser ce qu'il y a de plus obscur ou de moins consolant pour « voir la face de Dieu » à travers la défiguration du mal. Nous avons besoin de Marie, dans la pauvreté de l'adoration, dans notre soif d'oraison et de contemplation, pour continuer à mendier l'Esprit de Jésus et qu'il nous permette de scruter les profondeurs de Dieu ³.

L'Esprit Saint veut faire de nous des tout-petits qui ne savent qu'une seule chose : crier leur amour, dire « Père », dire « Jésus », dire « Amen » ⁴.

¹ Voir fr. FRANÇOIS-FRÉDÉRIC L., « L'enfance spirituelle, un enseignement du Christ », in *Aletheia*, n° 31, p. 149.

² Voir Jn 2, 5 : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ».

³ Voir 1 Co 2, 10 : « L'Esprit en effet sonde tout, jusqu'aux profondeurs de Dieu ».

⁴ Marie-Dominique PHILIPPE, *J'ai Soif*, Paris, Saint Paul, 1996, p. 102. Voir aussi Rm 8, 15 ; Ga 4, 6 ; 1 Co 12, 3 ; Ap 3, 14 ; 22, 17.20 ; 2 Co 1, 20.

Mais nous avons d'abord besoin de Marie pour être fidèles à ce patient travail quotidien de la foi : rester le plus constamment possible en présence de Jésus, dans la pauvreté qu'elle demande, et cela quels que soient les moyens utilisés pour ce « travail de la foi » : actes de foi, actes d'adoration, Parole de Dieu, travail de disposition pour adorer avec lui, aimer avec lui, regarder avec lui. Apprendre aussi avec Marie à trouver dans l'Écriture une vraie nourriture pour l'oraison, y chercher d'abord une intelligibilité d'amour, y chercher le mystère silencieux qui se voile derrière telle parole ou tel acte de Jésus.

Quand nous pouvons, sous le souffle de l'Esprit-Saint, dire avec Jésus : « Abba, Pater » – pas seulement le dire des lèvres, mais le dire dans le silence de l'amour, le dire comme un cri d'appel –, nous faisons l'expérience divine de notre filiation, de notre naissance à la vie divine ; nous entrons dans cette génération éternelle du Verbe de Dieu, du Fils qui est dans le sein du Père (Jn 1, 18). Nous sommes saisis par le Christ, pris par lui (c'est le propre de notre grâce chrétienne) pour qu'il prenne possession de notre cœur profond, de notre volonté, pour que nous puissions avoir les mêmes sentiments (Phi 2, 5) que lui, le même cri d'appel que lui, et dire en toute vérité : « Abba, Pater ».

Marie-Dominique PHILIPPE, *Αββά, ο πατήρ. Abba, Père*, s.l., Ephèse édition, 1994, p. 1.